

Elaine Després
Université de Bretagne Occidentale

Au royaume de la survie,
le mieux adapté est roi.
Évolution et désévolution
dans *Hothouse* de Brian Aldiss

Si la littérature s'intéresse régulièrement au darwinisme, mettant en scène tant Darwin que ses recherches et ses théories, il ne va pas de soi qu'inversement la biologie évolutionniste s'intéresse à la littérature. Celle-ci serait-elle une stratégie adaptative de l'humanité? Si la question mérite sans doute qu'on s'y attarde, concerne-t-elle la critique littéraire?

Selon Denis Dutton, le darwinisme littéraire « observe la littérature et les théories littéraires à travers la lentille de la théorie de l'évolution¹ ». L'idée étant que la littérature, ou plus précisément le *storytelling* (le fait, universel, de raconter des histoires fictives), n'est pas un phénomène purement culturel, mais une adaptation biologique qui aurait favorisé

1. Dennis Dutton, « The Pleasures of Fiction », *Philosophy and Literature*, n° 28, 2004, p. 454 [je traduis].

nos ancêtres dans leur lutte pour la survie, et qu'il faudrait, par conséquent, l'étudier comme un mécanisme de l'évolution. À partir de cette prémisse, les partisans du darwinisme littéraire proposent une multitude d'hypothèses pour expliquer en quoi le fait de raconter des histoires peut constituer un avantage évolutif.

Joseph Carroll suggère que la littérature s'inscrit dans un des sept systèmes comportementaux humains (la survie, la technologie, la reproduction, la parentalité, les relations familiales, la socialité et la cognition) qu'il identifie comme universellement répandus à cause de l'avantage évolutif qu'ils ont procuré à nos ancêtres². La fiction s'inscrirait plus spécifiquement dans le système de la cognition et serait « une des méthodes les plus importantes pour cultiver et réguler la machine complexe de notre cognition dont dépendent nos fonctions les plus développées³ ». À l'opposé, Steven Pinker croit que la fiction déclenche la sécrétion d'endorphine pour renforcer un comportement utile à la survie : se préparer à des situations prévisibles⁴. D'autres partisans de cette approche proposent plutôt qu'il s'agit d'une stratégie de cohésion sociale ou encore d'une forme d'apprentissage basée sur le fait de tester des scénarios en imaginant leur conclusion.

Or, aucune de ces hypothèses, aussi attirantes soient-elles, ne peut être prouvée. Si les darwinistes littéraires s'attaquent à la critique comme ayant des bases purement subjectives, leur approche tient plus de l'illusion de scientificité que de la science. Leur prémisse est élégante, mais impossible à démontrer : aucun fossile, aucune étude génétique, aucun procédé expérimental ne permet de s'approcher d'une véritable théorie. Comment prouver la fonction de la fiction dans la vie de nos ancêtres alors que nous n'avons aucune idée précise du moment où celle-ci est apparue?

2. Joseph Carroll, *Literary Darwinism: Evolution, Human Nature, and Literature*, New York, Routledge, 2004, 276 p.

3. Joseph Carroll, cité par Denis Dutton, *op. cit.*, p. 462 [je traduis].

4. Steven Pinker, *How the Mind Works*, New York, Norton, 1997, 660 p.

Ensuite, toutes les caractéristiques des espèces ne sont pas des adaptations à proprement parler. L'évolution selon Darwin est basée sur la variabilité des individus. Ces variations peuvent donner un avantage, un désavantage ou être neutres pour la survie. Mais ce n'est pas parce qu'une caractéristique s'est répandue qu'elle est forcément une adaptation. Il peut s'agir d'un simple effet de la variabilité, mais aussi de la conséquence aléatoire d'une adaptation. Par exemple, D. T. Max souligne que

[l]a plupart des psychologues évolutionnistes avancent que l'évolution humaine a été favorisée par la sélection naturelle et qu'elle nous aide à survivre. Mais elle pourrait tout aussi bien être un produit dérivé accidentel [...]. Les pressions de l'évolution ont peut-être favorisé un procédé mental relié comme, disons, la curiosité, et peut-être que la partie supérieure du cerveau [...] est un genre de grand réservoir de neurones qui rendent également possible la capacité à imaginer⁵.

Il ne faut pas oublier que les mécanismes de l'évolution sont plus complexes qu'une simple relation de causalité où chaque besoin mènerait à une adaptation et chaque caractéristique proviendrait d'un besoin. Le principal moteur de l'évolution demeure le hasard et les espèces forment un système complexe.

Une autre critique que l'on peut faire aux darwinistes littéraires est leur vision réductrice de la littérature. Je renvoie à ce propos aux articles de William S. Messier et de Daniel Grenier dans le présent ouvrage. De plus, la théorie de Darwin n'est ni une méthode en soi ni une explication totalisante, elle n'offre qu'une cause probable à la variabilité biologique et à l'évolution des espèces alors qu'elles s'adaptent à un environnement changeant. En conséquence, chercher dans cette théorie des éléments de réponse n'est méthodologiquement justifiable que dans l'analyse d'œuvres qui soulèvent de tels enjeux, même d'une manière indirecte.

5. D. T. Max, « The Literary Darwinists », *New York Times*, 6 novembre 2005, p. 4 [je traduis].



Par exemple, elle serait pertinente pour un texte qui traite de la façon dont l'homme s'adapte à son environnement, négocie avec son hérité et sa physionomie, interagit avec les autres espèces ou réfléchit à son passé et à son avenir biologique. Par contre, l'application des théories de Darwin à la construction des sociétés, à l'évolution de la culture et aux interrelations humaines me semble pour le moins contestable.

Le roman *Hothouse*⁶ de Brian Aldiss s'inscrit précisément dans la première catégorie, puisqu'il se questionne sur l'avenir biologique de l'humanité et de la biosphère terrestre. Toutefois, Aldiss ne fait pas que fictionnaliser la conclusion logique des mécanismes décrits par Darwin, il va plus loin en soulevant des aspects qui n'ont pas été abordés (ou très peu) par le naturaliste : par exemple, la compétition est-elle le seul mécanisme de la survie ou certaines formes de collaborations entre espèces pourraient-elles avoir un rôle à jouer?⁷ L'évolution est-elle linéaire ou circulaire?



Hothouse de Brian Aldiss



Le roman *Hothouse* se déroule dans un lointain futur, alors que la Terre présente toujours la même face au soleil. Un million d'années de sélection naturelle combinées à un changement radical de l'environnement ont mené à une domination sans merci du règne végétal. L'homme ayant perdu sa suprématie (et sa culture), il s'est graduellement transformé : sa peau est devenue verte, il est cinq fois

6. Brian W. Aldiss, *Hothouse*, New York, Penguin Books, 2008 [1960], version livre électronique Kobo, 26 chap. Désormais, les références à ce texte seront indiquées entre parenthèses à la suite de la citation, précédées de la mention *H*. Il existe une traduction française du roman (*Le Monde vert*, traduit de l'anglais par Michel Deutsch, Rennes, Terre de Brume, 2007, 218 p.), mais des libertés importantes furent prises avec le texte original : la division des chapitres, l'absence de paragraphes entiers et une plus grande importance donnée aux passages d'action. Ainsi, dans tous les cas, je propose une traduction personnelle très près du texte original pour mieux illustrer mon analyse.

7. Darwin a abordé brièvement la collaboration entre les espèces, mais il n'a pas approfondi cette question. Ceux qui l'ont suivi ont donc surtout retenu la notion de lutte pour la survie, comprise dans son sens littéral. Voir l'article de Jean-François Chassay dans le présent ouvrage à ce propos.



plus petit, peu intelligent et s'organise en petits groupes nomades et arboricoles.

Le roman suit les péripéties d'un groupe d'humains sur le point de se séparer : les adultes grimperont au sommet des arbres et les enfants apprendront à survivre par eux-mêmes. Mais lorsque les adultes croient partir pour l'au-delà, emportés par une plante gigantesque (nommée *traverser*), ils se réveillent sur la Lune, métamorphosés en *Flymen*.

Le roman suit ensuite les mésaventures des enfants restés sur Terre. Conséquence d'une chasse ayant mal tourné, le groupe se retrouve coincé au sommet d'un château. Ils parviennent à en descendre, mais le rebelle Gren choisit un autre chemin et se retrouve parasité par une morille intelligente, avant de rejoindre les autres, qui l'expulsent du groupe. Il part donc à la recherche d'autres humains, dirigé en pensée par la morille qui a de grandes ambitions : faire renaître (et dominer) la civilisation humaine. Ils rencontrent les *Herders*, puis les *Fishers*, des humains rattachés dès la naissance à un arbre qui les contrôle. Gren les libère, à leur grand désespoir, et à la suite de l'affrontement, le héros, Yattmur (une des *Herders*) et les *Fishers* se retrouvent à la dérive sur l'océan. Ils atteignent une île qui transforme en plantes la majorité des *Fishers*, alors que les autres repartent et se retrouvent sur une autre île à la frontière de la clarté; puis, une plante migratrice les transporte vers les régions sombres. Yattmur y accouche, alors que la morille arrive à maturité et choisit le corps de l'enfant pour se reproduire. Toutefois, un être étrange intervient et déjoue la morille : le Sodal Ye. Celui-ci est un poisson intelligent porté par un esclave / hôte qui entraîne Gren, Yattmur et l'enfant dans un périple vers le monde de la forêt, mais leur chemin est coupé par un *traverser* échoué d'où émergent les *Flymen*. La morille prend alors le contrôle de Sodal Ye et apprend que la Terre est mourante. La morille propose de les transporter sur une autre planète, mais Gren choisit de retourner dans la forêt.

La loi de la nature, c'est dur, mais c'est la loi...

Dès l'incipit du roman, le narrateur omniscient apparaît comme un naturaliste hors du temps qui comprend parfaitement le fonctionnement

de ce monde et qui a conscience de sa nature systémique, mais son point de vue demeure humain, capable d'en constater l'étrangeté, de se laisser émerveiller par son ingéniosité, à l'image du voyageur temporel de Wells. Le texte commence par l'énoncé de la loi universelle qui régit ce monde et structure le roman : « Obéissant à une loi inaliénable, animé par une vive pulsion de croissance, tout poussait ardemment et étrangement. [...] Ce n'était plus un lieu pour l'esprit. C'était un lieu pour la croissance, un lieu pour les végétaux. C'était comme une serre. » (*H*, chap. 1, p. 1/16.)

Ainsi, cette loi inaliénable, que l'on pourrait définir comme étant la « loi de la nature », se confond avec les principes de la théorie de l'évolution, dont les mécanismes de la lutte pour la survie finissent par être synonymes de pulsions de vie, dont la puissance n'a d'égal que l'ingéniosité des stratégies complexes d'adaptation qu'elle nécessite. Et celles-ci sont aussi variées que les milieux qui les voient naître. Cette histoire naturelle du futur a donc tous les ingrédients pour devenir une grande épopée.

Le roman construit un riche intertexte, notamment, avec *L'Odyssée* d'Homère, *La machine à explorer le temps* de Wells et *L'origine des espèces* de Darwin⁸. À Homère, il emprunte la structure narrative et géographique : un narrateur suit les pérégrinations d'un petit groupe d'êtres humains en quête d'un royaume lointain qui se retrouve dans différents lieux variés, très souvent des îles, présentant des périls insoupçonnés. Chaque étape réduit le groupe et lui permet de découvrir un monde où les individus ne sont que les pions d'une force supérieure : les lois de la nature. Sans être explicite, cet emprunt à Homère est assez évident, mais le monde dans lequel navigue Gren et sa morille n'a rien à voir avec celui des Dieux de la Grèce antique, bien que le narrateur y ait recours dans certaines métaphores : « Protestant toujours, il tomba

8. Homère, *Odyssée*, traduit par Victor Bérard, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 1999, 1512 p.; H. G Wells, *La machine à explorer le temps*, traduit par Henry-D. Davnay, Paris, Gallimard, coll. « Folio SF », 2011, 185 p.; Charles Darwin, *L'origine des espèces*, traduit par Edmond Barbier, revu par Daniel Becquemont, Paris, Flammarion, coll. « GF », 1992, 619 p.

parmi une pluie de provisions, tel un Icare ignoble dans la mer. » (*H*, chap. 19, p. 14/21.) Le surgissement de cette évocation du mythe du labyrinthe souligne le paradoxe récurrent de la narration en science-fiction (narrer au passé des événements futurs pour des lecteurs d'un passé lointain), mais, ici, il souligne surtout l'étrangeté d'un monde où les références mythologiques, ou plus généralement culturelles, ont perdu leur signification. Un monde où l'inné a gagné la lutte sur l'acquis. Mais si le labyrinthe crétois n'a plus aucun sens (les mythes sont oubliés) dans le monde diégétique du roman, il n'en est rien pour le lecteur qui aura bien compris que la forêt où habitent les descendants des humains s'organise en un labyrinthe aux multiples Minotaures, dont certains sont défaits grâce aux fils fournis par la morille, et où les héros font partie d'une espèce qui a perdu jusqu'à la capacité biologique de se souvenir⁹, comme autant de Thésées amnésiques.

Les îles grecques de l'Antiquité qui servent de décors à l'odyssée d'Ulysse deviennent, dans *Hothouse*, une projection fantasmée de l'évolution future des espèces dans l'écosystème terrestre. Cette évolution se présente comme une radicalisation de la vision de Wells telle qu'elle apparaît dans *La machine à explorer le temps*. À la fin du XIX^e siècle, Wells imaginait l'avenir de l'humanité à travers le prisme de la spéciation et de la lutte des classes. Dans son roman, il dépeint un monde du futur (800 000 ans après notre ère) où l'écart entre les classes sociales s'est creusé : les différences entre les milieux de vie ont fini par provoquer des adaptations biologiques distinctes qui ont mené à une spéciation divergente. Les deux espèces résultantes sont les Eloi, descendants de la bourgeoisie et parfaitement adaptés à leur milieu arboricole, et les Morlocks, descendants des classes ouvrières ayant adopté un mode de vie endogée.

Aldiss écrit son roman soixante-dix ans après Wells et les théories de l'évolution se sont bien développées entre-temps, de même que nos

9. À propos du labyrinthe comme lieu de l'oubli, voir Bertrand Gervais, *La Ligne brisée : labyrinthe, oubli et violence. Logiques de l'imaginaire tome II*, Montréal, Le Quartanier, coll. « Erres Essais », 2008, 207 p.

connaissances du fonctionnement des écosystèmes; sans compter que la lutte des classes ne représente plus le même intérêt (surtout sur le plan biologique). Aldiss va donc beaucoup plus loin dans sa façon d’imaginer l’avenir écologique de la planète. Il part de l’idée que si l’Âge des dinosaures a précédé l’Âge des mammifères (et plus spécifiquement des hominidés technologiques), certaines conditions astronomiques pourraient bien permettre un autre changement d’Âge, celui des plantes :

l’Âge des Hommes est révolu, tout comme l’Âge des Grands Reptiles : c’est maintenant l’Âge de la Végétation. Derrière ces perceptions darwiniennes se trouve une préoccupation pour la transcendance. [...] La novella *La machine à explorer le temps* de H. G. Wells incarne brillamment les sentiments de morosité et de culpabilité que représente l’extinction de masse : « Je fus peiné de constater la brièveté du rêve de l’intellect humain », dit le voyageur temporel, alors qu’il se tenait au bout du temps¹⁰.

Si Darwin tente d’expliquer les caractéristiques actuelles des espèces vivant sur la Terre par des mécanismes adaptatifs à leur environnement, *Hothouse* fait de même pour le monde de l’avenir, un avenir sans véritable humanité. Les quelques scènes d’action (s’inspirant de *L’Odyssée*) sont ainsi entrecoupées de passages descriptifs écrits dans le style des grands textes d’histoire naturelle, décrivant longuement et avec des termes précis les différentes espèces présentes, leurs interactions, le rôle qu’elles jouent dans l’écosystème, le processus évolutif qui les a transformées, etc. Les scènes avec les posthumains ne font qu’entrecouper ces passages, comme si ceux-ci n’étaient désormais que des animaux comme les autres, dans un monde dominé par les plantes.

Radicalement différentes des plantes qui peuplent actuellement notre planète, celles du roman présentent des attributs spectaculaires qui ont permis leur survie, mais qui ne sont pourtant pas d’une totale

10. Brian W. Aldiss, « Foreword », Damien Broderick [dir.], *Earth is But a Star: Excursions Through Science Fiction to the Far Future*, Crawley, University of Western Australia Press, 2001, p. xi [je traduis].

nouveauté. Si les stratégies adaptatives des animaux leur ont permis une longue domination : le modèle proie / prédateur, l'intelligence (un système nerveux central), des organes sensitifs développés, une grande capacité de locomotion et d'adaptation aux changements environnementaux, etc., les plantes du futur imaginées par Aldiss ont fini, à force de sélection naturelle, par adopter la plupart de ces mêmes stratégies : « les végétaux avaient triomphé autant par le poids de leur nombre que par leur inventivité. Au fil du temps, ils avaient eu du succès simplement en imitant certains dispositifs depuis longtemps utilisés — mais peut-être à plus petite échelle — dans le règne animal » (*H*, chap. 8, p. 18/22). Et les stratégies sont toutes plus extravagantes les unes que les autres. Par exemple, le chêne « avait métamorphosé ses extrémités en cages pour attraper des animaux vivants dont les excréments nourrissaient ses racines affamées. Et lorsque les animaux mourraient de faim, ils alimentaient à leur tour l'arbre en se décomposant. » (*H*, chap. 9, p. 9/28.) Mais on peut aussi mentionner les *vegbirds*, les *traversers* (capables de voyager dans l'espace), les *killerwillows* (de simples prédateurs), les *burnurns* (dont les corolles se transforment en lentilles capables d'enflammer leurs adversaires) ou les *stalkers* (qui utilisent leurs racines comme des jambes pour migrer). Et la liste est longue¹¹, puisque le roman est un véritable « bestiaire » de plantes. Mais l'espèce dominante est à la fois plus subtile et omniprésente : le banian.

Le banian de l'évolution

Dans sa postface à l'édition de 2008, Brian Aldiss explique d'où lui est venue l'idée du roman : ayant passé plusieurs années en Inde, il visita un jour le Jardin botanique de Calcutta où il passa un après-midi, fasciné par un très vieux banian, réputé être le plus grand arbre du

11. Margaret Atwood, dans son roman *Oryx and Crake* (Toronto, Seal Books, 2004, 443 p.), utilise un procédé similaire pour nommer son bestiaire génétiquement modifié, combinant les mots-valises, les jeux de mots et les simples inventions langagières pour baptiser ses nombreux êtres imaginaires hybrides. Pourtant, les créatures ainsi nommées ont des origines radicalement différentes : complètement naturelles pour les unes et complètement artificielles pour les autres.



monde. Les branches du banian partaient dans toutes les directions, s'enfouissant dans le sol pour donner naissance à d'autres troncs. À son retour en Angleterre, il constata que Julian Huxley, dans son article « The Meaning of Death », avait partagé sa fascination pour cet arbre précis et l'utilisait comme exemple pour illustrer l'immortalité potentielle des êtres vivants :

Le célèbre arbre banian de l'Inde envoie vers le bas, à partir de ses branches, des appendices verticaux qui prennent racine lorsqu'ils atteignent le sol, afin que de nouvelles colonies de banians puissent naître, toutes reliées entre elles. Dans le Jardin botanique de Calcutta s'en trouve un dont on a pris grand soin : [...] l'arbre recouvre désormais plus de deux acres et ne donne aucun signe de fatigue dans sa formation de nouveaux troncs. C'est un excellent exemple de ce qui peut être accompli en limitant artificiellement les facteurs de risque qui sont à l'œuvre en milieu naturel¹².

À partir de cette fascination partagée, Aldiss imagina donc un monde entier dominé complètement par cet arbre, qui aurait si bien profité des nouvelles conditions d'existence qu'il serait lui-même devenu le monde, l'environnement de milliers d'autres espèces. Sur le plan symbolique, ce banian métaphorise l'arbre de l'évolution, et donc de la vie elle-même, chaque branche étant une nouvelle possibilité évolutive, une nouvelle espèce qui peut prendre racine, se séparer à nouveau ou simplement mourir si l'environnement ne lui est pas favorable. Dans ce passage typique des descriptions naturalistes qui dominent le texte, le narrateur retrace la grande histoire de l'arbre :

La branche, une des principales, ne rétrécissait jamais. Elle continuait plutôt de pousser pour devenir un nouveau tronc. Cet arbre immensément vieux, l'organisme le plus âgé à s'épanouir sur ce petit monde, possédait une myriade de troncs. Il y a très longtemps — deux milliards d'années plus tôt — poussaient des arbres de nombreuses variétés, selon le type de sol, le climat et d'autres facteurs. Lorsque

12. Julian S. Huxley, « The Meaning of Death », *Cornhill Magazine*, vol. 30, n° 178, avril 1911, p. 504 [je traduis].



la température grimpa, [...] le banian, qui adorait la chaleur et utilisait un système complexe de branches pouvant se transformer en racines, exerça graduellement son ascendant sur les autres espèces. Sous la pression, il évolua et s'adapta. [...] Leur complexité devint inégalée, leur immortalité établie. (*H*, chap. 2, p. 5-6/16)

Si l'arbre est souvent utilisé comme métaphore pour illustrer l'évolution, la forme particulière du banian, qui ne présente pas une simple succession de divisions, mais un réseau complexe de branches qui peuvent se rejoindre et se fusionner après s'être séparées, permet de rendre compte de ce que les nouvelles études phylogénétiques tendent à démontrer. La spéciation n'est pas forcément divergente, comme le croyait Darwin, il y a aussi des phénomènes de convergences, en particulier dans les règnes les plus simples comme ceux des bactéries ou des mycètes, dont les « branches » tendent à se refusionner.

Mais l'exemple du banian n'est pas qu'une métaphore épistémique, il domine également ce monde végétal grâce à une stratégie fort semblable à celle utilisée par les hommes d'aujourd'hui : la modification de l'environnement par l'occupation totale d'un territoire. Si le mécanisme principal de l'évolution est l'adaptation à l'environnement, l'adaptation ultime n'est-elle pas de modifier cet environnement pour sa propre survie? Le roman n'est jamais explicite à ce sujet, mais on peut voir dans la façon dont le banian occupe et domine l'écosystème un commentaire sur la façon dont l'homme occupe et domine actuellement la Terre. Mais, contrairement à ce que l'on pourrait attendre, il ne s'agit pas d'une condamnation univoque et pessimiste : d'une part, les hommes dans le roman d'Aldiss n'ont pas perdu leur statut de dominants à cause de leurs propres agissements, mais plutôt en raison d'un phénomène astronomique hors de leur contrôle; d'autre part, le banian a beau occuper densément le territoire (on pourrait dire, la niche écologique) au point de rendre l'existence même de tout autre arbre impossible, il n'en devient pas moins le milieu de vie de tout un écosystème. Par analogie, les hommes sont peut-être trop envahissants et dominants pour cohabiter avec une autre espèce technologique, mais ils pourraient sans doute permettre à un écosystème de prospérer s'ils répondaient à ses besoins et en assuraient la pérennité.



Finalement, ce passage qui décrit le banian propose deux signes de la réussite évolutive ultime : la complexité et l'immortalité. Replacés dans la logique de la théorie de Darwin, ces deux critères annoncent la fin de l'évolution. D'abord, plus il y a d'espèces (et c'est le résultat logique d'une évolution en forme d'arbre), plus l'écosystème se complexifie, chacun y occupant une place précise qui influence celle des autres, et force chacun à multiplier les adaptations et donc à se complexifier à son tour. Ensuite, dans la logique d'une lutte pour la *survie*, l'immortalité d'une espèce annonce forcément un épuisement du moteur même de l'évolution. Nous verrons plus loin que c'est précisément ce qui survient dans le roman : le banian incarne l'apogée de la divergence évolutive, la fin de l'expansion de la vie sur Terre. Ne reste plus qu'au mouvement inverse à s'enclencher : la simplification, puis une forme de mort qui s'apparente à une apocalypse.

La survie des posthumains : le retour au primitif

Bien qu'ils correspondent à notre futur, les posthumains du roman sont présentés comme étant primitifs : ils vivent en petits groupes, leur mortalité infantile est élevée et leur espérance de vie, courte. Ils utilisent des matériaux naturels non transformés pour leurs habitations (noix géantes comme hutte) et leurs armes (épines de plante), sans être capables de les améliorer technologiquement. Finalement, les groupes s'organisent en fonction d'une hiérarchie basée sur l'âge, le savoir et l'expérience. La matriarche est ainsi la seule

du groupe qui a complètement maîtrisé l'art de commander les *dumblers*. [...] Les graines avaient une forme étrange que le simple chuchotement d'une brise légère transformait en oreille, écoutant tous les mouvements du vent afin de profiter de sa force de dispersion. Les humains, après plusieurs années de pratique, pouvaient utiliser ces oreilles à leur avantage et les diriger, comme le faisait Lily-yo à ce moment précis. (*H*, chap. 1, p. 5-6/16)

Cet extrait révèle une double adaptation : celle de l'arbre à son environnement (développement d'une semi-conscience et d'une



forme « d'oreille » pour détecter le vent et maximiser ses chances de reproduction) et celle des humains aux arbres. Notons que les deux processus, s'ils ont une fonction similaire (la survie), procèdent d'une logique et d'une temporalité différente : l'adaptation de l'arbre s'est assurément faite dans la logique de l'évolution, sur d'innombrables générations, alors que l'adaptation de l'homme est exodarwinienne et correspond à l'apprentissage fait par un individu de son vivant. L'extrait révèle aussi que dans l'univers de *Hothouse*, l'homme n'a pas l'exclusivité de la *sentience*, cette capacité de percevoir le monde à travers une conscience.

Or, les hommes de la forêt présentent une intelligence très limitée qui ne leur permet pas d'avoir une conscience du temps. Leur maîtrise du langage est très restreinte et leur capacité à élaborer des plans complexes quasi inexistante : « Au cœur de ce millénaire de verdure, les pensées se faisaient rares et les mots encore davantage. [...] Récemment, la compréhension humaine jouait de superficialité. C'était la vie. » (*H*, chap. 3, p. 1/14.) Mais le phénomène est encore plus marqué chez d'autres descendants des hommes : par exemple, les *Arablers* n'utilisent plus du tout le langage parlé et leur conscience du temps est altérée :

Les *Arablers* avaient perdu la notion du temps qui passe [...]. Pour eux, il n'existait que la durée de vie d'un individu. C'était, ou plutôt *c'est* la seule durée qu'ils sont capables de reconnaître : la période d'existence. Alors, ils ont développé une vie coextensive, vivant où ils le jugent nécessaire tout au long de cette période. (*H*, chap. 25, p. 13/38)

Ces changements permettent de s'interroger sur la définition de l'être humain. Quelles caractéristiques minimales sont nécessaires pour le catégoriser? Dans un monde où les frontières entre les espèces sont de plus en plus floues (nous y reviendrons), les espèces humanoïdes sont nombreuses : certaines sont issues en partie des humains, d'autres sont hybrides ou vivent en relation de dépendance avec d'autres espèces.

Mais tout comme la frontière entre les dieux et les hommes tend à devenir poreuse pour l'équipage d'Ulysse alors qu'il rencontre toutes

sortes de créatures hybrides, la frontière entre l'humain et le non-humain tend à devenir source de confusion pour les protagonistes de *Hothouse* alors qu'ils sont confrontés à différentes espèces intermédiaires. Devant les *sharp-furs*, Gren demande à Yattmur si elle les croit humains, mais elle est incapable de répondre : « Elle ne savait pas ce qu'humain voulait dire. Les *tummy-bellies*, qui se reposaient dans la boue et gémissaient, étaient-ils humains? Et Gren, si impénétrable maintenant que la Morille semblait avoir pris le dessus, pouvait-on dire qu'il était encore humain? » (*H*, chap. 21, p. 13/14.)

Si les critères sont flous, l'utilisation d'un langage minimalement articulé semble être demeurée importante, puisque les *Arblers* se voient refuser le statut d'être humain sur ce critère. Le langage, tant dans son utilisation difficile par les hommes que dans la dénomination des espèces, joue un rôle très important dans le roman. Dans un chapitre sur *Hothouse*, Michael R. Collings explique que

le langage se construit parallèlement à l'évolution de la Terre, dans un mouvement entropique de réduction semi-comique des noms à des rimes enfantines [...] : « *dripperlip* », « *burnurn* », « *whistlehistle* », « *wilmilt* », « *speedseed* », « *crocksok* », « *fuzzypuzzle* » et « *tellyelm* ». Une terminologie plus sophistiquée dépasserait les capacités de compréhension et de mémoire des personnages — les rimes mnémotechniques suggèrent leur pauvreté intellectuelle et imaginaire. D'autres noms [...] sont des jeux de mots, modifiant des mots contemporains pour correspondre à de nouveaux référents¹³.

Cette réflexion de Collings, bien qu'elle échoue à rendre la richesse taxonomique du roman, souligne un point très important : l'appauvrissement du langage, du vocabulaire en particulier, est un signe de l'appauvrissement de l'intelligence humaine, de sa capacité à catégoriser et à décrire son environnement. Mais c'est loin d'être aussi simple.

D'abord, nombre d'espèces décrites dans le roman possèdent plusieurs noms, attribués par différents types de personnages. Certains

13. Michael R. Collings, *Brian Aldiss*, Mercer Island, Starport House, 1986, p. 17 [je traduis].

ont une intelligence suffisante (la morille, le Sodal Ye et les *Captives*) pour avoir conscience de l'existence de ces synonymes et adaptent leur discours à leur interlocuteur, alors que d'autres n'utilisent que des mots descriptifs, voire des onomatopées. Cette cacophonie ne révèle pas uniquement la pauvreté intellectuelle de leur utilisateur, mais aussi la désorganisation du savoir, l'absence d'institutions normatives qui fixeraient la taxonomie, comme c'est le cas à notre époque¹⁴. Par exemple, les *fishers* sont aussi nommés les *tummy-belly men*, les *sharp-furs* sont également des *mountaineers*, les *catch-carry kind* s'appellent des *sodals*, etc.

Ensuite, l'appauvrissement du langage ne fait pas que mettre en évidence une incapacité cognitive, c'est surtout un signe que la différence entre les espèces tend à s'estomper et que les catégories finissent par ne plus avoir de sens. D'ailleurs, la morille souligne la caducité du système taxonomique humain pour rendre compte de ce monde de plus en plus indifférencié :

Les *tummy-bellies* sont-ils des végétaux ou des humains? Est-ce que les *sharp-furs* sont humains ou animaux? Et les créatures du monde de la serre, les *traversers*, les *killerwillows* du *Nomansland*, les *stalkers* qui produisent des graines comme des plantes et qui migrent comme des oiseaux — où se situent-ils dans les anciennes classifications? (*H*, chap. 26, p. 24/30)

La nature est un continuum, comme le suggérait déjà Darwin, et les catégories ne servent qu'à permettre aux hommes de mieux appréhender la nature. Dans la mesure où l'évolution des espèces se définit par le phénomène de la spéciation, autrement dit de la multiplication du nombre d'espèces, de la première bactérie à la biodiversité actuelle,

14. Il faudrait toutefois nuancer cette affirmation. Malgré lesdites institutions normatives, il existe aujourd'hui plusieurs noms pour la même espèce : des noms vernaculaires, des noms dans toutes les langues du monde, mais aussi, même en latin, des synonymes qui marquent les nouvelles découvertes. Les grandes bases de données gardent d'ailleurs les traces des noms caducs utilisés longtemps après le changement, même par les scientifiques, créant un effet de tour de Babel.

ce mouvement d'indifférenciation des espèces vers un magma végétal de plus en plus homogène est nommé dans le roman « désévolution » (*devolution*). Ce concept apparaît déjà chez Wells, notamment dans *L'île du docteur Moreau*¹⁵, mais surtout dans *La machine à explorer le temps*, lorsque le voyageur temporel aboutit un million d'années dans le futur et ne trouve comme trace de vie sur la planète qu'une sorte de crabe. Le voyageur ne nomme d'ailleurs jamais cette créature : ça serait absurde puisque la fonction de la taxonomie est de distinguer les espèces.

Topologie de la survie

Les posthumains du roman vivent dans un milieu très précis et propice à leur survie. Leur environnement est construit verticalement, comme la forêt tropicale, chaque strate, chaque niveau des arbres présentant des conditions différentes :

Finalemment, ils grimpèrent trop haut pour les humains. Plus près des Sommets [*Tips*], de nouveaux dangers les menacent. Les humains vivaient dans les couches intermédiaires, plus sécuritaires, de la forêt, échappant ainsi aux périls des Sommets et du Sol [*Ground*]. (*H*, chap. 2, p. 1-2/16)

L'utilisation des majuscules pour désigner ces lieux imite la dénomination des pays et des lieux géographiques, qui sont habituellement horizontaux et balisés. Dans le roman, ce sont les zones inhabitables, verticales et non balisées, qui sont ainsi nommées. L'organisation de l'espace n'y est pas politique ou identitaire (volonté de nommer le lieu où l'on habite), mais révèle plutôt une dichotomie habitable / non habitable, survie / non survie. En suivant cette logique, inutile de nommer l'endroit où l'on habite (temporairement) et où l'on peut habiter, il suffit de définir les lieux non habitables, afin que le

15. À ce sujet, voir mon article, « Désévolution chez le docteur Moreau », Jean-François Chassay et Elaine Després [dir.], *Humain, ou presque. Quand science et littérature brouillent la frontière*, Montréal, Département d'études littéraires, Université du Québec à Montréal, Figura, centre de recherche sur le texte et l'imaginaire, coll. « Figura », 2009, p. 19-42.

savoir sous-jacent acquis par l'expérience, soit aisément transmissible. Ainsi, on pourrait voir en ces « middle layers », une représentation spatiale de la niche écologique de l'homme, cet espace (conceptuel et réel) où sa survie, et donc son évolution, est possible.

Évidemment, ces lieux de la non survie prennent différentes valeurs pour les humains. Les *Tips* sont le lieu de la spiritualité, où l'on reconduit les âmes de ceux qui sont morts dans le *Ground*, lieu de la mort naturelle. Les âmes sont alors représentées par une pièce de bois qui symbolise le corps, rarement récupérable. La reconduction de l'âme dans les *Tips* prend alors une forme rituelle qui annonce le dernier voyage vers l'au-delà, que s'apprêtent à accomplir les adultes : « le temps est venu pour les adultes de faire la Montée [*Go Up*] et de retourner vers les dieux qui nous ont créés » (*H*, chap. 3, p. 6/14). Mais, surpris d'aboutir plutôt sur la Lune, lieu de métamorphose, plutôt que parmi les dieux, ils se réveillent transformés :

Tout ceux qui ont fait le voyage à partir du Monde Lourd ont été changés. Certains sont morts. La plupart ont survécu et des ailes leur ont poussé. Entre les mondes se trouvent des rayonnements d'une grande force, qu'on ne peut ni voir ni ressentir, mais qui changent nos corps. Lorsque nous venons ici, lorsque nous venons sur le Vrai Monde, nous devenons de véritables humains. (*H*, chap. 5, p. 16/19)

La mutation devient donc une étape normale du développement physiologique et de l'adaptation au nouvel environnement (la plus faible gravité lunaire favorisant le vol). L'irradiation qui résulte du rituel de « fin » de vie produit donc une métamorphose physiologique et culturelle (intégration à une nouvelle forme d'organisation communautaire). Cette coutume du « Go Up » est donc une façon d'évoluer pour les humains, qui s'y préparent par tradition, mais aussi par instinct. Or, une fois qu'ils sont transformés et installés dans la communauté lunaire, leur conception de la survie est ébranlée lorsqu'ils rencontrent les *Captives*, enfants difformes de l'irradiation :

« Vous êtes trop répugnants [*foul*] pour vivre! » grogna Haris.
« Pourquoi n'êtes vous pas tué pour vos formes horribles? »



« Parce que nous savons tout. [...] Puisque nous ne pouvons bouger correctement, nous pouvons penser. Cette tribu du Vrai Monde est bonne et comprend la valeur de la pensée sous toutes ses formes. » (*H*, chap. 5, p. 17/19)

On voit que Haris tient un discours qui pourrait être celui de l'eugénisme du tournant du XX^e siècle, mais il faut le replacer dans la logique du récit : les humains sont hors de la culture et vivent véritablement dans un régime de lutte pour la survie. Ainsi, laisser vivre un enfant difforme ne peut avoir de sens pour eux. Le mot « foul », utilisé par Haris pour désigner la difformité, suggère quelque chose d'offensant et de contraire aux règles. Mais contraires à quelles règles? Celles de la loi du mieux adapté pour la survie? Autrement dit, une loi naturelle, biologique à laquelle il ne peut qu'apparaître absurde de vouloir se soustraire. Ou est-ce plutôt une loi culturelle, inscrite tacitement dans l'ensemble de règles auxquelles se soumettent les humains pour assurer leur sécurité et leur survie en tant que groupe?



En maintenant en vie des individus incapables de survivre par eux-mêmes, les *Flymen* refusent de jouer le jeu de la survie, ou du moins selon les règles habituelles. Évidemment, ils représentent en cela l'humanité culturelle telle que nous la connaissons. Une humanité qui a pris conscience que la culture peut aussi être une forme d'adaptation en ce qu'elle permet une prise de conscience du temps, de la survie du groupe d'un point de vue plus global, plus pérenne. En spécialisant les individus, le groupe devient un véritable système et non plus une simple addition d'individus fragiles et interchangeable. Pour les humains des forêts, la seule occupation d'un individu ne peut être que sa survie immédiate, mais en s'installant dans un monde moins périlleux, la Lune, les *Flymen* ont vu émerger parmi eux une nouvelle classe d'individus : ceux qui ont le temps et l'intelligence, à défaut d'avoir le corps, pour développer un savoir inédit qui peut mener à des stratégies de survie à long terme pour le groupe.



Mais, outre la forêt et la Lune, d'autres lieux révèlent bien le caractère essentiel de la relation espèce / environnement pour comprendre l'évolution. Le château, par exemple, est une forteresse conçue pour



offrir une protection absolue dans un régime médiéval caractérisé par des guerres de clans. En régime posthumain, où la nature a repris tous ses droits sur la culture, le château est le plus dangereux des lieux : « Les huit humains effrayés regardaient tout cela à partir du toit du château. "Nous ne pourrions jamais revenir à la sécurité des arbres." » (*H*, chap. 7, p. 22/29) Il y a donc inversion des valeurs de sécurité dans l'axiologie des lieux. En régime humain, le château est un refuge, alors que la forêt est source de dangers; en régime posthumain, à cause du changement de paradigme dans la relation humain / environnement, la logique s'inverse : le château est un lieu à découvert où l'on s'expose à tous les dangers et la forêt sert de refuge.

Finalement, une grande partie du roman se déroule dans une zone intermédiaire entre les faces éclairée et assombrie de la Terre : les Terres du Crépuscule Perpétuel. Ce lieu de transition est témoin de la succession des espèces :

[L]es Terres du Crépuscule Perpétuel, malgré leur apparence désertique, ont servi de refuge à de multiples créatures. [...] Ils viennent toujours des terres de la brillante verdure [...] pour se diriger vers l'extinction ou vers les terres de la Nuit Eternelle, ce qui signifie souvent la même chose. Chaque vague de créatures [...] est forcée par ses successeurs à s'éloigner toujours plus loin du soleil. (*H*, chap. 25, p. 9-10/38)

Les *Sodals*, seuls témoins indirects de cette succession, dressent la liste des peuples/espèces (ils se confondent) qui occupèrent le territoire : les *Packers* (les loups) furent suivis par les *Shipperds* (bergers), puis par les *Howlers* (espèce hybride d'hommes-moutons), les *Arablers* et, finalement, les *sharp-furs* (une sorte de singe utilisant une forme simplifiée de langage parlé). Or, chaque communauté a laissé différents fragments de savoir-faire aux *Sodals*, un peuple de voyageurs qui récoltent les « légendes » : « L'histoire des terres à travers lesquelles nous voyageons ne pourra jamais être reconstituée, puisque les êtres qui y ont vécu ont disparu sans laisser d'archives, sinon leurs os devenus superflus. Mais il y a tout de même des légendes. » (*H*, chap. 25, p. 9/38.) Alors que les communautés ne sont plus en mesure de conserver



la trace de leur histoire, c'est donc le lieu et ceux qui le parcourent qui deviennent dépositaires de la mémoire évolutive.

Commensalisme, symbiose et parasitisme

Le roman d'Aldiss, aussi darwinien soit-il, met aussi de l'avant le point aveugle¹⁶ des théories darwiniennes : les stratégies collaboratives d'adaptation comme la symbiose ou le commensalisme. Autrement dit, l'importance capitale que représentent les différents modes de vie collaboratifs et que nous ne commençons qu'à comprendre. Une étude récente menée à l'Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue a démontré que les racines des arbres dans une forêt interagissent au point de s'échanger des ressources et même de maintenir en vie une souche coupée depuis des décennies¹⁷. Aussi, des chercheurs comme J. André Fortin montrent bien que la vie végétale ne serait pas possible sans symbiose avec des champignons¹⁸. Ainsi, nous commençons à comprendre que les espèces ne sont pas forcément en compétition dans leur lutte pour la survie, formant souvent des alliances essentielles.

Le roman offre plusieurs exemples de commensalisme (profit pour l'un, sans bénéfice ni inconvénient pour l'autre), de symbiose (association durable entre deux espèces) ou de mutualisme (collaboration ponctuelle), comme le cas des araignées et des chauves-souris : les secondes transportent les œufs des premières vers des sommets ensoleillés, alors que les araignées tissent en retour des toiles pour attraper du poisson. Mais l'exemple le plus spectaculaire est sans aucun doute celui de la morille. Celle-ci fait en effet partie d'une très ancienne espèce de mycète qui s'est spécialisée dans l'intelligence :

16. À ce sujet, voir Frank Ryan, *Darwin's Blind Spot: Evolution Beyond Natural Selection*, Boston, Houghton Mifflin Harcourt, 2002, 320 p.

17. À ce sujet, voir Joël Leblanc, « [5] Collaborations souterraines », dossier *Les 10 découvertes de l'année 2011*, Québec Science, <http://quebecscience.qc.ca/les-10-decouvertes-2011/5-Collaboration-souterraine>; ou l'article original publié par le groupe de recherche : Emilie Tarroux et Annie DesRochers, « Effect of Natural Root Grafting on Growth Response of Jack Pine (*Pinus Banksiana*; *Pinaceae*) », *American Journal of Botany*, vol. 98, n° 6, 2011, p. 967-974.

18. À ce sujet, voir J. André Fortin et coll., *Les mycorhizes : la nouvelle révolution verte*, Québec/Versailles, Éditions MultiMondes/Éditions Quae, 2008, 131 p.



Dans cette ère des végétaux, les plantes se sont spécialisées par leur grandeur et sont demeurées sans cerveau; les morilles, toutefois, se sont spécialisées par leur intelligence [...]. Pour se répandre plus facilement, elles ont commencé à parasiter d'autres espèces, ajoutant à leur mobilité ses pouvoirs de déductions. (*H*, chap. 11, p. 5-6/15)

Grâce à sa symbiose avec la morille, Gren développe une conscience accrue de son existence et de son environnement, une maîtrise du langage et de la logique autrement inaccessible aux humains. En échange, il fournit à la morille la possibilité de croître, de se reproduire et de former une nouvelle alliance symbiotique. Habituellement en symbiose avec des espèces aux capacités limitées, la morille découvre soudainement dans les confins de la mémoire humaine, dissimulée dans une zone inaccessible du cerveau de Gren, que son espèce fut jadis le symbiote des hommes, protégé par leur boîte crânienne et assurant leurs fonctions cognitives. Cette alliance aurait permis aux hommes d'occuper la position dominante dans l'écosystème. Mais quand le niveau de radiation cosmique augmenta, les symbiotes fongiques, trop fragiles, moururent dans leurs hôtes, les laissant avec leur intelligence limitée naturelle. Devant cet échec, la morille de Gren comprend que renouer la symbiose interspécifique est la seule façon de retrouver une position dominante :

Je fais partie d'une lignée plus robuste que celles de mes lointains ancêtres, je peux tolérer de plus fortes radiations. Tout comme les tiens d'ailleurs. C'est maintenant un moment historique pour nous : il est temps d'amorcer une nouvelle symbiose, aussi magistrale et profitable que celle qui a tempéré ces tarsiers jusqu'à leur permettre de cavalier parmi les étoiles! De nouveau, les horloges de l'intelligence ont commencé à carillonner. Les horloges ont retrouvé leurs aiguilles... (*H*, chap. 14, p. 9-10/26)

Mais la morille surestime ses capacités et celles de son hôte. La relation mutuelle atteint ses limites lorsque la réciprocité est brisée par un changement dans leurs besoins. La relation devient alors asymétrique et s'approche davantage du parasitisme :

J'atteins désormais un moment de crise, puisque je suis mûre. [...] Je vais bientôt me diviser et sporuler [...]. Je pourrais le faire ici, en espérant que ma progéniture survive, d'une façon ou d'une autre [...]. Ou bien... je pourrais me transférer sur un nouvel hôte. (*H*, chap. 23, p. 2-4/40)

À ce moment, Gren est devenu apathique et taciturne, incapable d'assumer son rôle de père de famille, de mener une (sur)vie normale, la morille étant devenue une entrave plus qu'un avantage pour lui. Le champignon choisit donc un nouvel hôte, le fils nouveau-né de Gren, mais il est finalement défait par le Sodal Ye, lui-même le parasite intelligent d'un vieil homme soumis à sa volonté. Lorsque Gren est finalement débarrassé de la morille, le narrateur réfléchit sur la dynamique de leur relation :

Ce n'est que lorsque les besoins de base de la morille sont entrés en conflit avec les siens qu'elle est devenue malveillante, menant son hôte à littéralement perdre l'esprit, [...]. C'était fini. Le parasite avait été défait. [...] [Mais] il lui avait laissé quelque chose de positif : [...] malgré tous les dégâts qu'il avait causé, il avait transformé l'esprit de Gren de la marre stagnante qu'il était en un océan rempli de vie. (*H*, chap. 24, p. 11-12/19)

Or, l'ultime échec de la morille à diriger les hommes et à les soumettre à sa volonté pourrait trouver son explication dans l'interprétation que fait Wells d'une phrase célèbre d'Érasme citée par le narrateur pour décrire la position de pouvoir dans laquelle se retrouve la morille : « Bien que la morille ne connaissait pas la phrase "Au royaume des aveugles, le borgne est roi", elle était pourtant dans une situation analogue de pouvoir. » (*H*, chap. 11, p. 6/15)

Dans sa nouvelle « Le pays des aveugles¹⁹ », Wells révèle les limitations logiques de ce qui est devenu un véritable proverbe. La nouvelle raconte l'histoire d'un alpiniste qui fait une chute vertigineuse

19. Herbert George Wells, « Le pays des aveugles » (« The Country of the Blind »), traduit de l'anglais par Henry-D. Davray et Bronislaw Kozakiewicz, 1904, disponible sur *Wikisource*, http://fr.wikisource.org/wiki/Le_Pays_des_Aveugles (20 juillet 2012).

et se retrouve abandonné dans une communauté complètement coupée du monde extérieur depuis quinze générations et affligée par une mystérieuse maladie qui les a tous rendu aveugles. Lorsque l'alpiniste aboutit dans cette société, il songe immédiatement à la phrase « au pays des aveugles, le borgne est roi » et entreprend de devenir le roi du pays des aveugles. Il tente toute sorte de stratagèmes pour leur prouver sa supériorité, mais ne fait que passer pour un idiot sous-développé. Lorsqu'il accepte finalement son sort et se soumet à leur autorité pour épouser une femme du groupe, on le force à se faire chirurgicalement enlever les yeux, ceux-ci étant vus comme une malformation potentiellement transmissible. Il accepte d'abord, puis choisit d'escalader la montagne. Au pays des aveugles, le borgne est tout sauf roi!

Dans *Hothouse*, la morille est dans une situation similaire. Convaincue de sa supériorité intellectuelle, elle tente de prendre le contrôle des hommes, mais se retrouve devant le même problème que l'alpiniste de Wells : comment convaincre les humains dont l'intelligence et le langage sont très limités qu'elle est plus intelligente qu'eux et que, à cause de cela, ils devraient se soumettre. Au pays des plantes et de la survie, la capacité à comprendre l'histoire, à philosopher et à élaborer des plans de domination du monde n'est pas forcément un avantage adaptatif. Sans compter que d'expliquer à des idiots l'importance de l'intelligence est sans doute aussi impossible que de convaincre une société aveugle depuis des siècles de la supériorité de la vue. Cette analogie avec la phrase d'Érasme nous rappelle qu'avantages et désavantages sont relatifs et les attributs physiques des individus ou des espèces n'ont de valeur qu'en tant que possibilités d'adaptation à un environnement spécifique.

Naissance et mort de la biosphère terrestre

Comme nous l'avons déjà mentionné, le roman d'Aldiss met en scène l'évolution, bien sûr, mais surtout sa contrepartie, la désévolution qui ne saurait que lui succéder. Selon Bruce Gillespie,

la désévolution n'est pas une simplification, elle est simplement l'envers de l'évolution. Les deux processus sont

des adaptations aux changements. [...] Nous nous adaptons, nous ne régressons pas. Aldiss célèbre la vie, il n'en regrette pas les changements²⁰.

Julian Huxley décrit, dans le même article où il parle du banian, un processus fascinant : la vie de *Ascidiana clavellina*. Le cycle de vie de ce petit animal marin très primitif et simple est la métaphore parfaite du cycle de la vie présentée dans le roman d'Aldiss :

[L]orsque de petits spécimens de cette espèce sont placés dans un contenant dont l'eau n'est pas changée, après quelques jours, ils commencent [...] à se couper du monde extérieur en fermant leurs siphons et en rapetissant. [...] Après un certain temps, un deuxième processus s'enclenche — un développement régressif, une involution plutôt qu'une évolution — au cours duquel tous les organes complexes reviennent sur leur pas, pour ainsi dire, devenant de plus en plus simples, jusqu'à l'atteinte des conditions embryonnaires. [...] Mais il n'est pas mort pour autant [...], puisque s'il est placé dans l'eau propre, il va graduellement prendre de l'expansion, devenir moins opaque, grandir pour devenir plus complexe, et finalement atteindre de nouveau la forme d'un *Clavellina* mature et en santé²¹.

Ce phénomène de complexification et de simplification cyclique adapté aux besoins et aux ressources disponibles reflète parfaitement le mouvement que subit l'écosystème Terre-Lune dans le roman. Lorsque la morille entre en contact avec le savoir accumulé par les *Sodals* et l'instinct végétal des *traversers*, elle parvient à reconstituer l'histoire de la vie et à comprendre que celle-ci suit des cycles programmés et inéluctables. Ces cycles sont déterminés par la « loi de la nature », qui dirige l'évolution biologique vers une complexification toujours plus grande jusqu'à l'atteinte d'une limite qui enclenche le mouvement contraire, mais aussi par un phénomène astronomique : la vie et la mort des étoiles, et la variation des rayonnements qui l'accompagne. Tout

20. Bruce Gillespie, « A Valediction Forbidding Melancholy: Aldiss and the far future », Damien Broderick [dir.], *op. cit.*, p. 194 [je traduis].

21. Julian S. Huxley, *op. cit.*, p. 495-497 [je traduis].

comme la vie suit le chemin qui mène de la bactérie à l'humain, les astres suivent celui qui va de l'hydrogène au plutonium, de la naissance des galaxies, des étoiles, des systèmes planétaires, à l'explosion des supernovæ et à la formation des trous noirs. À plus grande échelle encore, la vie suivrait un parcours similaire à celui de l'univers : né dans un « big bang », suivi d'une longue période d'expansion, il mourra dans un « big crunch », après une période de contraction (selon certaines théories). La morille explique :

[L]es flux galactiques qui rythment la vie d'un soleil détruisent présentement ce soleil. Ces mêmes flux contrôlent aussi la vie animée; ils l'éteignent comme ils vont éteindre l'existence de la Terre. Alors, la nature désévolue. Les formes redeviennent de plus en plus floues! Elles n'ont jamais cessé d'être interdépendantes — les unes vivants grâce aux autres — mais désormais elles fusionnent pour retrouver leur unité initiale. (*H*, chap. 26, p. 23-24/30)

On peut voir dans cette fin du monde une véritable apocalypse révélée par les *Sodals*-prophètes et annoncée par des signes végétaux : « [L]e monde est bientôt arrivé à sa fin [...], et ces colonnes vertes du désastre qui s'élèvent de la jungle vers les cieux sont les signes que cette fin a déjà commencé. » (*H*, chap. 26, p. 21-22/30) Mais si la fin de ce monde annoncée est une apocalypse, c'est qu'elle annonce l'émergence d'un autre monde possible. Ne reste plus pour la morille et les quelques hominidés qui l'accompagnent qu'à s'envoler pour découvrir leur Jérusalem céleste :

Dans [...] ce *traverser*, j'ai trouvé une conscience de l'existence de mondes [...] qui tournent autour d'autres soleils. [...] Nous n'avons qu'à suivre les colonnes vertes et à cavalier sur les flux galactiques de l'espace, et ils nous guideront vers un lieu nouveau et salutaire. (*H*, chap. 26, p. 28/30)

Mais seuls ceux qui acceptent la révélation et qui suivront la morille vers l'autre monde seront sauvés, les autres périront.

Ce grand récit biologique proposé dans *Hothouse* relève surtout de l'expérience de pensée, puisque rien dans les théories actuelles de

l'évolution ne laisse supposer que celle-ci sera suivie par son mouvement contraire. Mais voilà un exemple parfait de ce que la science-fiction permet véritablement : une réflexion philosophique à partir de la science et à partir de théories, comme celle de l'évolution, sur lesquelles la fiction peut extrapoler, en imaginer les ramifications bien au-delà de notre réalité actuelle. Si les darwinistes littéraires proposent parfois des lectures un peu réductrices, admettons que les théories de Darwin, lorsqu'elles sont développées davantage, poussées à leur extrême limite, voire prolongées dans l'univers de la fiction, peuvent s'avérer le terreau fertile d'une réflexion bien plus large sur l'existence, sur la vie et l'univers.